# BULLETIN CRITIQUE

*N. B.* — Pendant les années qui viennent de s'écouler, les publications n'ont pu être répandues d'un pays à l'autre ; il en résulte que le présent *Bulletin* ne constitue pas comme d'habitude un tableau représentatif de l'activité scientifique ; les lacunes qu'il comporte seront comblées autant qu'il sera possible dans les volumes qui suivront.

## Linguistique et philologie.

J. Marouzeau, *Lexique de la terminologie linguistique (français, allemand, anglais)*, 2e édition augmentée et mise à jour : Paris, Geuthner, 1943.

Nouvelle édition d'un précieux lexique, enrichie d'une traduction anglaise des termes techniques (la première édition était seulement bilingue) et accrue d'un certain nombre de corrections et d'additions, le présent volume vient rappeler aux spécialistes la nécessité d'une entente, souvent demandée par les linguistes et les philologues. A. Meillet rappelait il n'y a guère longtemps (*B. S. L.*, XXXIV, fasc. 3, p. 17) que les groupes de langues les plus importants, l'indo-européen, le sémitique et le finno-ongrien, recourent à trois terminologies distinctes par suite des différences de structure qui les séparent, qu'à l'intérieur des groupes indo-européens il y a encore des divergences et que les romanistes sont également en désaccord sur leur vocabulaire technique. M. J. Marouzeau, qui a collaboré avec la Commission de terminologie, fondée en 1932 sous les auspices du Comité international permanent des linguistes, était bien placé pour entreprendre ce travail, qui, sous sa première forme, a rendu tant de services aux étudiants et aux maîtres. Il a mené l'œuvre à bonne fin et plus d'une définition est une vue précise d'un problème de linguistique ; l'indication du terme allemand ou anglais correspondant au mot français facilite la tâche à une époque où il n'est pas possible de se borner autarciquement à des travaux français ; la jolie disposition typographique met heureusement en lumière les mots et leur définition. On ne peut que féliciter l'auteur de sa réussite.

Jean Cousin.

J. Cousin, *Évolution et structure de la langue latine* : Coll. d'études latines publiées par la Société des études latines, série pédagogique, t. V : Paris, Les Belles-Lettres, 1944, 9 & 232 pages.

Un ouvrage de linguistique latine est chose rare et précieuse : la désaf-

fection des études grammaticales au profit des sciences historiques qui semble caractériser la présente génération nous fait apprécier doublement l'ouvrage de M. Cousin, qui est à la fois de recherche personnelle et de synthèse, de qualité à la fois démonstrative et pédagogique.

Par son inspiration comme par son titre, il s'apparente à deux ouvrages réputés : O. Jespersen, *Growth and structure of the english language*, et W. von Wartburg, *Évolution et structure de la langue française*.

Seulement, remplir un tel cadre, qui est déjà difficile quand il s'agit de langues modernes et bien connues, est une tâche quasi insurmontable pour qui s'attaque à une langue ancienne, dont l'histoire est obscurcie par d'immenses lacunes.

M. Cousin a fait tout le possible pour parer à cette difficulté : le plan qu'il a suivi comporte quatre divisions essentielles : la période ancienne, qui, partant de la préhistoire indo-européenne, va jusqu'à la littérature dite archaïque, la période qui va de Plaute au classicisme, le classicisme, le pseudo-classicisme. Car je ne dirai rien de la période chrétienne, qui est un peu sacrifiée, encore que M. Cousin fasse avec raison justice, selon moi, de l'entité qu'on a appelée « le latin chrétien ». Pour traiter le sujet, il eût fallu un nouveau livre, qui est encore à faire.

En revanche, à l'autre bout de son sujet, M. Cousin a donné un développement considérable à la préhistoire du latin, c'est-à-dire aux origines indo-européennes et méditerranéennes. M. Cousin a eu le courage de reprendre à son compte les principaux problèmes relatifs à ces origines, et en particulier il faut le féliciter de l'ample discussion, bien conduite, qu'il a consacrée au problème de l'unité italo-celtique, remise en cause, comme on sait, depuis A. Meillet.

Pour ce qui est du corps de l'ouvrage, le partage en périodes préclassique, classique et post- ou pseudo-classique est traditionnel et s'imposait peut-être pour des raisons pratiques. Je me demande pourtant s'il ne conduit pas à des inconséquences, comme de grouper dans un même chapitre (VI, par exemple) des paragraphes qui ont pour titres pêle-mêle des noms de procédés avec des noms d'écrivains ; en tout cas, il a pour résultat de présenter, arbitrairement découpés, des tronçons d'un organisme qui revendique son unité. Ce sont souvent les mêmes questions qui se posent à chaque période, et à distance les raccords se font mal : il y aurait grand intérêt à pouvoir suivre d'un bout à l'autre de l'histoire du latin, par exemple, le développement de l'hypotaxe, le traitement des préverbes, le rôle de *quod* déclaratif, les progrès du subjonctif, l'oblitération des cas, les vicissitudes de la préverbation, celles de l'ordre des mots... Et que dire de la question du grec? Elle est posée et examinée aux pages 43, 114, 116, 118, 123, 133, 174, 175, 206. De façon exhaustive ou systématique? C'est impossible, étant donnée cette dis-

persion. Et là où elle fait l'objet d'un examen un peu détaillé, p. 174-175, je doute que les faits retenus soient tous dignes de l'être. Je ne peux me résoudre à regarder comme des hellénismes ni l'attraction du vocatif sur l'attribut, ni l'emploi transitif au passif de verbes intransitifs, ni l'accusatif de relation (cf. du reste p. 189), ni l'accusatif interne, ni le pluriel dit poétique (cf. en note, p. 175, les deux vrais chefs d'explication)... Et je n'adhère pas volontiers du reste au principe que l'influence du grec sur la syntaxe est importante (p. 175). En revanche, l'influence sur le vocabulaire ne me paraît pas suffisamment mise en valeur ni caractérisée. Les mobiles de l'emprunt ont varié aux diverses époques, mais un trait commun est le souci d'enrichissement, en particulier par appel à un vocabulaire « de luxe », et souvent supplétif. Il n'y a pas dans l'ouvrage un chapitre consacré spécialement à l'hellénisme ; après comme avant, c'est une question qui reste à traiter dans son ensemble.

Au lieu de séparer les époques, je me demande s'il n'eût pas été possible de distinguer les tendances, qui ne se règlent pas nécessairement sur la chronologie : action, tantôt tolérée, tantôt freinée, tantôt proscrite, de la langue d'usage ; curiosités orientées vers le grec, vers la poésie, vers les langues techniques ; souci ou affectation de purisme ; réaction et retour au passé... On pense bien que tous ces facteurs sont signalés ou analysés, très finement, par l'auteur ; mais je me demande s'ils ne pouvaient pas être pris comme principes de classement, au risque, je le sais bien, de morceler d'une autre manière, et par exemple de reprendre en plusieurs chapitres ce qui concerne un même auteur... Au reste, a beau jeu de critiquer qui n'a pas eu à faire l'ouvrage.

Dans le cadre qu'il a choisi, M. Cousin a trouvé le moyen de faire entrer les faits essentiels. Le développement qu'il leur a donné est-il toujours fonction de leur importance relative? Je trouve reléguée en note, p. 61, l'explication du parfait dit contracte proposée par A. Burger, qui certes méritait mieux que cela, même si on ne l'adopte pas ; en note également, p. 143, la question si importante de l'anastrophe des mots accessoires, héritage indo-européen qui a été exploité de diverses façons à travers toute l'histoire du latin pour le traitement des prépositions, des conjonctions, du relatif ; p. 73, le problème de la proposition infinitive, si important, et si controversé, reçoit une solution vraisemblable à mon avis, mais combien succincte ! Le rôle de l'intensité initiale est-il suffisamment mis en valeur p. 91, où du reste il conviendrait peut-être de faire précéder le nom de Niedermann de celui de Vendryes? Dans le même passage, n'y avait-il rien de plus à dire sur l'anaptyxe et sur le rhotacisme (qui est du reste daté, un peu abusivement, je crois, du v$^{e}$ siècle)?

Il y a aussi inégalité flagrante entre les développements donnés aux

diverses questions examinées, et je me demande si cette diversité ne provient pas de la quasi-incertitude où paraît être resté l'auteur sur le but qu'il se proposait, ou du moins de son hésitation à choisir entre deux objets également essentiels : celui d'instruire un public scolaire, et celui de mettre au point la démonstration scientifique. En dépit de la décision prise par l'auteur, d'accord avec moi, de publier l'ouvrage dans la Collection *pédagogique*, c'est tout de même à la noble tentation du chercheur que cède ordinairement M. Cousin. La valeur scientifique de son ouvrage y gagne, mais son utilité pratique y perd. Encore que l'ouvrage soit bien écrit, et quelquefois même d'un style imagé et poétique (p. 45, 86, 212), il est pourtant de lecture difficile. Les explications élémentaires y font défaut : nulle part l'étudiant ne sera averti de ce qu'est un « schwa » (à peine une indication p. 54) ; il voit aborder la question de l'aspect (p. 98 et 106) sans être averti de la nature et du rôle de cette notion ; il ignore (p. 46) ce qu'est la forme « procéphale » et la forme « acéphale » du saturnien... La présentation présuppose le plus souvent une formation linguistique qu'on ne peut exiger des étudiants, et une aptitude à la dialectique grammaticale qui ne court pas les rues. C'est un livre qui sera indispensable aux jeunes travailleurs : ils le trouveront peu accueillant à leur incompétence. Mais qui ne voit que ce défaut n'est que l'envers d'une qualité, qui est le sens linguistique et la maîtrise d'une technique difficile?

M. Cousin me saura gré sans doute de transcrire ici quelques notes de lecture que je soumets à son appréciation dans l'ordre incohérent où elles se présentent :

P. 19 : Peut-on considérer comme appartenant à une couche populaire des mots tels que *aedes*, *animus*, *aeuum*?

P. 21, note : Je dirais « parfait en *-w* », et non en *-ui*, à cause de sk. *ja-jñau* et de l'interprétation de Burger (cf. ci-dessus).

P. 22 : Que signifie « l'ablatif... confondu avec le datif pluriel »?

P. 25 : Lire « Gaelolatinisch ».

P. 45 : Comment le saturnien est-il à sa place dans le chapitre des origines méditerranéennes?

P. 47 : « Il emploie avec une valeur définie le son *f* » ; il faut entendre, je pense, « la transcription » du son *f*.

P. 54, ligne 6 d'en bas : Lire « plus fermé ».

P. 56 : Lire *sōpire*?

P. 63 : Je ne vois pas bien quelle est la théorie de M. Cousin en ce qui concerne l'emploi ancien du participe ; n'est-il pas d'accord avec la théorie exposée dans ma thèse sur l'extrême précarité de cet emploi à date ancienne? Alors il faudrait l'expliquer.

P. 67 : A cette place apparaît pour la première fois, si je ne me trompe, l'argument de la commodité métrique ; je trouve que M. Cousin en fait un étrange

abus ; cf. entre autres, p. 100 (deux fois), 101, 110, 171, 175, note... ; cet argument ne peut guère être invoqué que dans les cas d'impossibilité absolue (p. ex. groupe crétique dans un hexamètre dactylique).

P. 70 : N'est pas claire la comparaison des particules invariables avec des noms.

P. 71 : Pas clair non plus l'appel à la phrase relative pour expliquer la phrase exclamative, dont du reste il n'est pas question dans ce qui suit.

P. 86 : Rédaction à revoir : « il *peut* arriver qu'une subordonnée... *peut* n'être pas subordonnée ».

P. 94 : Contradiction entre : « on ne saurait dire quelle est la plus ancienne des deux formes », et : « ce qui suppose l'antériorité de *-re* ».

P. 111 : L'affirmation que « les mots à suffixes courts... sont préférés par la langue commune » me paraît en contradiction avec les faits, et en particulier avec ce qui est dit l'instant d'après à propos de *-men* et *-mentum*.

P. 118 : Pourquoi appeler « morphologiques » des emprunts du type *tragicus*, *graphicus*, etc.? Il y a au premier degré emprunt de vocabulaire, et au second degré diffusion d'un suffixe.

P. 122 : Peut-on dire que la distinction entre mots banals et mots expressifs soit fonction du sujet parlant? et que la considération des mots archaïques ou nouveau-nés intéresse le point de vue national?

P. 123 : N'y a-t-il pas contradiction à dire que Lucrèce est « archaïque par la phonétique, la morphologie et le vocabulaire, *qui sont ceux de son temps* »?

P. 132 : Il y a contradiction, explicable je le sais, mais inquiétante si on ne l'explique pas, entre le fait que les deux formes *hircus* et *ircus* sont données l'une comme rurale et l'autre comme forme de la campagne.

P. 135 : Peut-on ranger *qualitas* parmi les « sesquipedalia uerba » dont parle Horace?

P. 136 : Rédaction à revoir : « Un mot est jugé vulgaire d'après sa qualité de vulgarité » et : « Ces vulgarismes... sont aussi des locutions peu distinguées. »

P. 149 : « A qui fera-t-on croire que le grec ignore l'allitération? » — S'il ne l'ignore pas, il en fait un usage si modéré, par rapport au latin, que c'est presque tout comme.

P. 165 : Le texte de Cicéron se réfère à la quantité, et non à l'accent.

P. 170 : La théorie de Drexler, que « l'accent latin de l'époque classique... est issu de l'accent de phrase », ne peut être adoptée sans explication.

P. 171 : Il est inadmissible d'attribuer tant d'effets divers — en particulier l'emploi de l'infinitif parfait au lieu du présent ! — aux exigences métriques (cf. ci-dessus).

P. 176 : La construction *spectare incipiam* a-t-elle besoin d'une explication? De même, celle du *et* consécutif? Cf. le français : « Frappez, *et* l'on vous ouvrira. »

P. 177 : Ce n'est pas un hellénisme que la manie virgilienne des étymologies ; c'est un goût personnel encouragé par une tradition d'école, autant latine que grecque.

P. 181 : « Il arrive que le pronom réfléchi ne soit pas exprimé et que le verbe suffise à rendre l'idée réfléchie (*recipere...*). » Pourquoi ne pas dire qu'il s'agit de l'emploi « absolu » qui est de si grande conséquence dans l'histoire

du latin, et dont, si je ne me trompe, il n'est pas parlé au cours de l'ouvrage?

P. 183 : « L'indicatif apparaît dans l'interrogation indirecte déjà chez Plaute » ; pourquoi « déjà »?

P. 184 : N'y a-t-il pas contradiction à parler de « l'allure parlée de la période »?

P. 191 : Peut-on dire que la multiplication des ablatifs absolus allège la période et lui confère pureté, limpidité, légèreté? Peut-on dire aussi de Tite-Live qu'il est « médiocrement artiste »?

P. 193 : Je pense qu'il faut lire : *Cius Prodicus*?

P. 228 : « Diskusjon » dans un titre en français?

*Appendice* : Puis-je noter que la disposition compacte des Index et de la Bibliographie, sans alinéas, en rend la consultation extrêmement difficile. Or, cette consultation est indispensable à tout instant, pour renouer des liens qu'a rompus la disposition par étapes chronologiques.

*Passim* : En ce qui concerne la terminologie, n'y aurait-il pas avantage, au moins dans certains cas, par exemple p. 104 et suiv., à distinguer entre suffixes proprement dits et infixes?

En ce qui concerne la graphie, je ne saisis pas toujours le sens des notations de quantité : pourquoi, par exemple, le signe de longue figure-t-il — ou pourquoi figure-t-il seulement — sur les finales d'indicatif présent 1re pers.? pourquoi tout à coup p. 67 : *furiōsus* et *custōs*? pourquoi p. 66 : *more institūtōque*, *innumerābilitātemque*, à côté de *delectationemque*?

Que M. Cousin veuille bien excuser cette fastidieuse énumération de remarques, dont plus d'une sans doute lui paraîtra peu pertinente parce que due à quelque faute d'interprétation de ma part, mais dont certaines peut-être lui fourniront matière à retouches de détail pour une nouvelle édition, qui ne saurait se faire attendre longtemps.

J. Marouzeau.

P. Ferrabino, Cumque *e i composti di* que : Bologna Azzoguidi, 1942, 242 pages in-4°.

On pourra trouver que près de 250 grandes pages de texte compact c'est beaucoup pour un des mots les plus menus, et de forme et de sens, de la langue latine. C'est que M. Ferrabino n'a pas craint de reprendre dans cette étude approfondie tout le problème de l'indéfini : composés de *-que*, composés par redoublement (*quisquis*, *utut*, etc.), et même formations du type *quidam*, *quispiam*, etc. D'autre part, il est certain que les formes si riches de l'indéfini latin posent des questions qui ont été sans cesse réexaminées par les philologues à l'occasion de tel ou tel exemple, mais non soumises à une revision systématique ; d'où la subtilité, pour ne pas dire davantage, des distinctions établies ; ainsi quand on déclare que « *quisquam* convient aux cas où l'énoncé s'accompagne d'un doute, tandis que *quispiam* s'emploie quand il s'agit d'un objet réel, imaginé à titre d'exemple », ou quand on attribue à *quisque*, suivant

les cas, « une fonction généralisatrice » ou « une fonction individualisante ». Il semble, et c'est en somme assez naturel, que la notion d'indétermination dans la langue provoque l'indétermination dans l'esprit.

Cette indétermination va-t-elle cesser après l'étude si approfondie de M. Ferrabino? Je crains que maint lecteur n'ait, comme moi, de la peine à se débrouiller à travers ses subtiles explications, et ne cherche désespérément à la fin du volume une conclusion avec vues d'ensemble, qui ne s'y trouve pas. Il nous faut, si nous y voulons voir clair, revenir, le livre une fois lu, sur certaines parties essentielles, un peu noyées dans la masse des faits et des explications : p. 27 et suiv., valeur de *que* ; p. 50, *que* particule de renforcement ; p. 53, *que* copulatif ; p. 66, *que* particule de généralisation ; p. 54 et suiv., *que* alternant avec *et*.

En ce qui concerne *que*, M. Ferrabino s'élève contre la théorie de Delbrück, reprise récemment par E. Bernert : qu'il s'agit d'une particule de renforcement, devenue au cours d'une longue évolution terme de généralisation d'une part, copulatif de l'autre. Pour éprouver cette théorie, M. Ferrabino fait état en particulier de *namque*, *itaque*, *neque* ; pour le premier de ces mots, la démonstration (p. 29) ne me paraît pas convaincante, non plus que pour *itaque*, qui méritait mieux qu'une dizaine de lignes, ne fût-ce que pour distinguer les deux valeurs (adverbe unitaire et adverbe + copule) que les anciens distinguaient par l'accent ; en ce qui concerne, au contraire, *neque* alternant avec *nec*, M. Ferrabino a fort bien, et d'une façon, je pense, définitive, fait apparaître la distinction entre négation renforcée (*ne-c*) et négation + copule apocopée (*neque* > *nec*).

De l'examen d'un grand nombre d'exemples, M. Ferrabino tire cette conclusion que la valeur généralisatrice est issue de la fonction copulative ; c'est aussi la théorie généralement admise ; mais M. Ferrabino a raison de noter que le passage de l'un à l'autre sens demande à être expliqué ; il l'est mal en particulier dans la Syntaxe de Lehmann-Hofmann. Pour rendre compte de cette évolution, M. Ferrabino étudie à grand renfort d'exemples les deux types de composés en *-que* et *-cumque* ; sa théorie revient à dire que la valeur généralisatrice s'est développée à la faveur du contact avec certains pronoms et du fait de leur tendance à exprimer l'indétermination. L'explication est séduisante : suffit-il des faits latins pour lui donner valeur de certitude? Comment ne pas noter que l'évolution était déjà faite avant le stade latin, ou du moins qu'elle s'est produite parallèlement dans d'autres groupes de langues : sanskrit, grec, slave, etc.? et dès lors comment négliger le point de vue comparatif, qu'on s'attendrait à voir étudier sous le titre de la p. 27 : *Aspetto filologico-linguistico*? Ce ne sont pas les quelques considérations étymologiques présentées p. 53-54 qui peuvent prétendre combler cette lacune.

Le grand intérêt de l'ouvrage de M. Ferrabino est dans le travail d'exégèse auquel l'auteur s'est livré sur les textes ; ce travail le conduit à maintes interprétations fines et ingénieuses (ainsi quand il fait apparaître la différence entre *et*, copule de termes adjoints, et *-que*, copule de termes appariés), parfois subtilisantes à l'excès (*unusquisque* séparatif en regard de *quisque* collectif?). Son mérite est surtout de recourir sans cesse aux textes, de se méfier des théories toutes faites, de ne pas se laisser prendre, comme il dit, « tra l'incudine della grammatica e il martello della filologia » (p. 129) ; son point faible est peut-être la propension à tout élucider, à penser qu'après ses explications tout devient simple, à « porre le cose in chiaro una volta per sempre » (p. 28).

J. Marouzeau.

Dag Norberg, *Syntaktische Forschungen auf dem Gebiete des Spätlateins und des frühen Mittellateins* : Uppsala Universitets Årsskrift, 1943, IX-285 pages.

Cet ouvrage, digne de la tradition des philologues suédois et qui fait honneur à la collection des thèses d'Upsal, ne prétend pas être un exposé systématique ; c'est un défrichement opéré sur un domaine à peine exploré, et qui se présente sous la forme de monographies : syntaxe du nominatif, emplois particuliers de l'accusatif, quelques faits de réction verbale, emploi des formes nominales de la conjugaison, phénomènes d'analogie et de contamination dans l'emploi des subordonnées...

Dans chaque chapitre, l'étude est menée avec une méthode rigoureuse et un tel souci de s'en tenir aux faits que l'auteur évite même — et c'est peut-être dommage — toute conclusion récapitulative. Ce n'est pas que l'explication soit absente, et en particulier on voit par exemple dans la syntaxe des cas comment l'auteur fait appel aux facteurs morphologiques et phonétiques ; mais il nous manque tout de même un fil conducteur : on voudrait savoir pour tel ordre de faits donnés la part qu'il faut faire à une simple méconnaissance du latin, à des fautes de logique, à des facteurs psychologiques, enfin et surtout à l'influence du substrat, germanique ou gaulois.

Ces considérations sont d'autant plus attendues qu'il en est fait état dans une très substantielle introduction (p. 11-25) où l'auteur, avec une maîtrise incontestable expose ses vues sur l'évolution du bas-latin. Critique des vues de H.-F. Muller, qui fixe trop tardivement l'avènement des langues romanes ; critique de F. Lot, qui méconnaît l'influence des parlers vulgaires ; critique de L. Traube, qui se refuse à voir dans le latin médiéval autre chose qu'une totalisation d'usages individuels... Une brève esquisse historique montre comment la réforme linguistique de Pépin et de Charlemagne, visant à restaurer la tradition classique, rompt

à partir du VIII^e^ siècle les liens qui jusque-là avaient maintenu en rapport la langue écrite et la langue vulgaire ; il y a là le principe d'une orientation dont peuvent utilement s'inspirer les chercheurs ; si M. Norberg lui-même n'en tire pas tout le parti qu'on attendrait, c'est que son étude se limite au domaine de la syntaxe, qui est l'élément le plus fixe du langage.

En fait, une partie au moins des faits relevés par M. Norberg sont indépendants de l'évolution du latin médiéval, et représentent soit des usages individuels, soit des accidents communs à tout sujet écrivant qui n'est pas maître de sa langue ; certains sont des vulgarismes, d'autres des hyperurbanismes ; plusieurs, et ceci n'est pas le moins intéressant, ont leur point de départ très haut dans l'histoire du latin : c'est ainsi que la rencontre du tour *promitto esse bonus* nous engage à expliquer le *sensit delapsus* de Virgile et le *ait fuisse celerrimus* de Catulle sans faire appel nécessairement au grec.

Je ne souscrirais pas, sans plus, à toutes les interprétations du chapitre XII : emploi de verbes transitifs avec valeur réfléchie ou intransitive. D'une part, M. Norberg cherche dans l'emploi participial commun aux actifs et aux déponents (*uertens* représentant *uertor* aussi bien que *uerto*) l'origine de la confusion entre les modes ; je crois que dans la plupart des cas il n'est pas besoin de ce détour : le latin a connu de tout temps un emploi « absolu » qui est étranger à la notion de mode telle que nous l'envisageons d'ordinaire, et qui suffit à expliquer l'indistinction ; « *uertere* et *mouere* se rencontrent déjà avant l'époque classique au sens de *se uertere* et *se mouere* » ; ce n'est pas là, comme pourrait le faire croire la formule employée, un fait sporadique ; il a été de grande extension et de grande conséquence ; les Latins en ont toujours gardé le sentiment, et l'emploi médiéval, s'il n'en est pas dérivé, procède en tout cas du même sens linguistique.

En ce qui concerne le rôle joué par le participe (p. 175 et suiv.), M. Norberg, qui se réfère à Schmalz-Hofmann, ne met pas assez en lumière, à mon avis, le fait qu'à travers toute la latinité, en dehors de la langue artificielle des écrivains, les formes participiales ne se sont jamais réellement incorporées à la conjugaison, ce qui leur a permis de rester dans une large mesure indifférentes à la notion de voix ; en revanche, l'adjectivation du participe a été sans cesse pratiquée, d'où l'assimilation à des formes susceptibles d'être senties selon les cas comme passives ou comme actives (*reverens, amantissimus*) ; à vrai dire, pour les formes participiales, la question de voix ne se pose pas nécessairement, pas plus qu'elle ne se pose pour des formes adjectivales françaises telles que *nuisible, aimable*, dont M. Norberg lui-même fait état p. 193.

Au reste ce livre, en dépit de sa haute valeur, ne peut être considéré

que comme représentant une série de sondages. Il appelle une systématisation, en attendant des conclusions qui, du reste, ne prendront tout leur sens que lorsqu'aura été exploré avec la même rigueur le domaine de la morphologie et celui de la lexicographie (pour la phonétique, nous sommes déjà un peu plus avancés). Il est à souhaiter que M. Norberg lui-même, qui a déjà donné plus d'une preuve de sa compétence dans ce domaine (cf. ses études en particulier sur Grégoire le Grand), et les émules qu'il pourra susciter dans un pays riche en philologues émérites poursuivent cette enquête sur la syntaxe en systématisant ce qui est ici dispersé à travers une série de fort intéressantes monographies.

J. Marouzeau.

Mlle H. Pétré, *Caritas. Étude sur le vocabulaire latin de la charité chrétienne* : Thèse Paris, 1943. Exemplaire dactylographié de 472 pages. — A paraître dans la Collection du *Spicilegium Sacrum Lovaniense.*

L'objet de cette étude peut paraître menu et disproportionné à l'étendue de l'ouvrage ; c'est là une question de méthode, à laquelle l'auteur sans doute n'aurait pas de peine à répondre.

D'abord, par des arguments de fait : une enquête sérieuse, exhaustive, ne peut pas embrasser une matière trop vaste ; Mlle Pétré avait envisagé d'abord une étude sur le vocabulaire des idées morales ; la tâche s'est bientôt révélée impossible et, de restriction en restriction, l'auteur a été amenée à ne retenir que les mots de l'entourage de *caritas.* Réduite en étendue, l'étude a été poussée en profondeur, et les résultats auxquels elle conduit en acquièrent un fondement si solide qu'on peut les considérer comme propres à dispenser de maintes enquêtes parallèles.

Autour de *caritas* gravitent quelques-unes des notions essentielles du christianisme : fraternité, humanité, bienfaisance, bonnes œuvres, solidarité, unité... ; toute une province du vocabulaire latin se trouve intéressée à l'histoire de ces notions, si bien que l'étude se présente sous deux aspects, culturel et linguistique ; comment, du paganisme au christianisme, évoluent ces notions? comment s'y adaptent les mots?

Sur le sens moral et religieux de l'évolution, je n'ai rien à dire ici, sauf une observation : puisque l'histoire des mots est fonction de celle des idées, n'y avait-il pas lieu, pour expliquer celle-là, de fixer d'abord celle-ci dans ses grands traits pendant la période considérée? Je sais bien que Mlle Pétré est amenée à le faire à l'occasion, mais pour ainsi dire par raccroc, accessoirement, et sans insistance ; or, un rappel préalable de certains traits du judaïsme, une caractérisation du messianisme et du paulinisme, un exposé des processus de romanisation, de l'attitude apologétique et en particulier de la lutte contre les schismes et hérésies nous eût préparés à mieux suivre, sinon même à prévoir, l'évolution du sens

des termes ; ainsi pour les mots *frater*, *proximus*, et surtout *amor*, *pax*, *unitas*, *corpus*... Le sens de l'évolution nous est révélé précisément, je le sais bien, par l'étude du vocabulaire, mais, puisque nous le connaissons de reste, il eût été plus clair de l'exposer d'abord.

Le problème linguistique qui se pose est le suivant : étant donnée une langue qui a servi pendant des siècles à l'expression d'une culture, comment cette langue va-t-elle s'adapter aux besoins d'expression d'une culture nouvelle? La réponse est fort bien formulée dans la conclusion générale du volume : à notions nouvelles il fallait des mots nouveaux ; on pouvait pour se les procurer avoir recours au néologisme : on l'a peu fait ; à peine peut-on alléguer *dilectio*, *adunare* ; on pouvait, puisque les notions avaient eu un truchement hellénique, faire appel au grec : on ne l'a guère tenté, sauf peut-être pour *agape* et *eleemosyne* ; il restait qu'on eût recours à des mots existants pour les charger de significations nouvelles : c'est, en effet, le procédé sémantique essentiel qu'illustre cette étude, et dont une exégèse impitoyable démonte le mécanisme ; une connaissance approfondie des textes, un dépouillement attentif, une interprétation sagace conduisent M^lle^ Pétré à nous montrer par quels processus les mots sont amenés à se charger de sens nouveaux. Particulièrement typique est à cet égard l'histoire des mots *frater* et *proximus* : à l'origine, l'emploi d'un mot hébreu qui exprime l'appartenance entre les « enfants d'Israël » ; le mot est traduit en grec, puis en latin, mais il se trouve ainsi transporté dans un milieu où la notion de *fraternitas* est limitée au cas de frères par le sang ; qu'à cela ne tienne : le mot *frater* recevra une extension comparable à celle qu'avait l'original hébreu : frère en Jésus-Christ, membre d'une communauté, qui se trouve être maintenant la communauté chrétienne. Mais voici que certains chrétiens élargissent cette notion de communauté jusqu'à y englober tous les hommes : le mot *frater* prendra une extension nouvelle, celle qu'il a conservée jusqu'aujourd'hui dans la langue des chrétiens. Autre processus : pour justifier cette extension, ce sens « forcé », les écrivains, attentifs aux questions de la langue, cherchent à fonder en raison l'évolution : les uns (ce sont les héritiers de la pensée païenne) fondent la fraternité sur la commune origine par rapport à la mère nature, les autres invoquent la filiation divine par rapport au Père universel ; les uns et les autres versent ainsi dans le vocable un contenu qui à l'origine lui était étranger, et voilà le mot enrichi en extension comme en compréhension.

Faut-il dire que par cette voie nous arrivons à une caractérisation de la langue des chrétiens, bien plus exacte, linguistiquement et culturellement, que celle qu'a tentée l'école de Mgr Schrijnen quand elle a prétendu définir la *latinitas christiana*?

Le sondage une fois fait, et pratiqué à grand renfort de dépouillements

et d'interprétations, il devra être superflu de le refaire pour un groupe de notions analogues ; les conclusions seraient les mêmes, et ainsi le travail quasi définitif de Mlle Pétré nous vaut l'économie de travaux similaires. Bénéfice d'une méthode qui, au lieu de s'attacher, suivant une mode trop longtemps pratiquée, au vocabulaire d'un auteur, s'attaque à une seule province du vocabulaire chez une pluralité d'auteurs.

Ce n'est pas que la connaissance de chaque auteur en particulier y perde ; bien au contraire : la méthode employée nous fournit une pierre de touche très sûre qui permet de caractériser l'attitude, la formation, la manière d'un Tertullien, d'un Augustin, d'un Lactance, d'un Ambroise ; qu'on se reporte en particulier à ce qui est dit à plusieurs reprises des survivances classiques chez ces deux derniers auteurs.

Ceci dit, dois-je présenter quelques observations sur des points de détail? — Je citerai les pages d'après l'exemplaire dactylographié.

P. 134, il s'agit de fixer l'origine de l'appellation *frater* : l'emploi chrétien du mot a-t-il des antétédents latins? Il ne le semble pas, puisqu'on remonte à l'hébreu pour l'expliquer ; pourtant voici qu'en note on nous laisse entendre que des exemples s'en trouvent cités chez Boissier et Waltzing : pourquoi ne pas nous les donner et commenter? Et pourquoi pas une allusion aux « frères Arvales » dont l'appellation intrigue Varron (*L. L.*, V, 85) au point qu'il en cherche l'étymologie dans *ferre*? Et pourquoi négliger des textes comme ceux de Phèdre, I, 29, 5 ; Apul., *Mét.*, II, 13 ; *Paneg.*, II, 9, 3 ; Aur. Victor, *Caes.*, 20, 3?

P. 120. Une interprétation d'Isidore de Séville rapproche *amor* de *dilectio* pour distinguer l'un et l'autre de *caritas* ; c'est là un groupement tout différent de celui qui est habituel : *dilectio* et *caritas* distingués de *amor*. Il y aurait une explication à fournir ; j'ai l'impression que celle qui nous est donnée au bas de la page 120 est peu convaincante.

P. 152, note 2. Suffit-il, pour expliquer l'emploi de l'adjectif au lieu du génitif de qualification, de dire que, d'après J. Schrijnen, cet emploi est spécifiquement chrétien? Il eût été bon de faire état ici des vues si pénétrantes de E. Löfstedt, en particulier dans *Syntactica*, t. I, p. 107 et suiv., et *Peregrin. Aetheriae*, p. 76 et suiv.

P. 228. Je trouve juste la définition de *beneficentia*, service social plutôt qu'attitude morale ; mais, pour bien faire comprendre cette acception, il eût été bon de la mettre en rapport avec celle qui convient à *amicitia*, ainsi dans le *Laelius* de Cicéron.

P. 178. Il semble que l'auteur admette l'équivalence de *proximi* et *propinqui* ; cette équivalence ne résulte pas des textes : il s'agit dans un cas des proches parents, et dans l'autre des personnes qui nous touchent de près (cf. aussi p. 199). Et c'est bien là la raison (cherchée en vain p. 179) qui a fait préférer *proximus* dans le sens de « notre prochain ».

P. 341-342. Bravo pour la découverte du sens de *operaria* = non pas « laborieuse », mais « charitable » !

P. 35. Est-il exact de distinguer pour *caritas* un sens passif (cherté) et un sens actif (amour)? Le sens propre de *caritas generis humani* me paraît être non pas : le fait d'aimer le genre humain ; mais : le fait que le genre humain nous est cher ; c'est, en tout cas, secondairement et sous l'influence de *amor* que le sens du mot s'est reporté de l'objet au sujet.

P. 425. Il est dit que les mots du groupe *adunare* n'ont pas été créés pour les besoins du christianisme. Il n'y a que de bien maigres traces de *adunare* (Apulée). Et comment le mot a-t-il été formé? L'analogie de *adulterare* pouvait-elle être agissante?

En revanche, on nous dit, p. 451, que *compati* est une création chrétienne ; ne remonteraient-elles qu'à des textes chrétiens, les traces en existent chez les glossateurs et grammairiens.

Telles sont quelques notes que j'ai recueillies au cours d'une lecture attentive. Elles ne touchent que des détails. Ce qui est essentiel, c'est qu'un ouvrage de ce genre non seulement a l'avantage de nous faire pénétrer plus avant dans le mécanisme de la langue et le jeu de la pensée, mais a la valeur d'une leçon de méthode.

J. MAROUZEAU.

**Histoire littéraire.**

N. I. HERESCU, *Bibliographie de la littérature latine* (*Collection de Bibliographie classique*, publiée sous la direction de J. Marouzeau) : Paris, Les Belles-Lettres, 1943, in-4°, 426 pages.

Voilà un ouvrage longtemps désiré par les étudiants, par les chercheurs même : car l'abondance, sans cesse accrue, des articles et des livres conspire avec le maladif désir d'aller toujours plus vite pour décourager quiconque veut aborder un problème d'antiquité classique sans un instrument bibliographique complet et maniable. Il s'entend qu'avec l'*Année philologique* de J. Marouzeau il est aisé et relativement rapide de se dresser sur un sujet donné une bibliographie complète et partiellement critique depuis 1914. Mais, malgré « l'*Engelmann-Preuss* », le « *Klussmann* », le « *Bursian* » et la « *Revue des Revues* », que de difficultés, de lenteurs, pour remonter plus haut ! Il faut donc remercier du fond du cœur M. Herescu, professeur à l'Université de Bucarest et directeur de l'Institut roumain d'Études latines, de s'être mis à la tâche et d'avoir rapidement abouti de façon aussi satisfaisante.

Il a voulu donner un pendant à la *Bibliographie pratique de la littérature grecque* de P. Masqueray (1914), et il y a parfaitement réussi, malgré la surcharge écrasante d'un quart de siècle de production accélérée. Même plan : historique, non alphabétique (un *Index* alphabétique suf-